

Le cinéma est aussi matière à enseignement

par Léo BONNEVILLE *

ENTENDONS-NOUS. Il ne sera pas question ici de films didactiques pouvant illustrer une leçon d'enseignement. Notre propos est de chercher la place que doit occuper le cinéma en tant qu'art dans les programmes scolaires. Si — qui en doute encore ? — le cinéma est un art, au même titre que la peinture, la musique et la littérature, il doit être l'objet d'une attention sérieuse et de recherches constantes. Mais qui ose s'intéresser au cinéma en tant qu'art ?

Nous connaissons l'objection majeure: le cinéma est une distraction. Et nous connaissons aussi la réflexion sublime d'un académicien déjà oublié: "le cinéma est un divertissement d'ilotes". Mais nous pensons que ces jugements simplistes sont plutôt rares de nos jours. Depuis cinquante ans, le cinéma a donné assez de chefs-d'œuvre pour prendre la première place parmi les arts de notre temps. Nous disons la première parce que le cinéma est l'art le plus populaire, l'art qui s'adresse à tous. Et il ne faut pas croire que le fait de convenir à des milliers de spectateurs en compromet nécessairement la qualité. Et que le cinéma soit un divertissement n'implique pas que la valeur des films soit malheureusement affectée. On se divertit fort en compagnie de Molière. Cependant est-il plus puissant moraliste que lui ? Pourquoi le cinéma ne prendrait-il pas, à certains moments, la relève de Molière ? Faut-il parler de Jacques Tati ou de Pierre Etaix pour retrouver cet esprit léger et sérieux à la fois qui fait le génie français ? Cet esprit qui traduit mieux la France que les imbroglis de Marcel Achard et de Marcel Aymé.

C'est ce cinéma qu'il faut introduire dans l'enseignement. Il ne s'agit donc pas de s'approprier les films pour les faire servir à telle matière mais plutôt de les considérer en eux-mêmes pour les étudier, les bien apprécier.

* L'auteur, bien connu dans les milieux du cinéma, est directeur de la revue "Séquences".

Comment le cinéma est venu dans les collèges et les écoles

Le cinéma, comme sujet d'étude, est venu dans les établissements scolaires par l'intermédiaire du ciné-club. Disons que le ciné-club, chez nous, a été une réaction contre l'engouement collectif des élèves pour les films commerciaux. Les élèves couraient voir les films dont parlaient grassement les réclames des journaux. Peu de gens se donnaient la peine de faire un choix judicieux. D'ailleurs, comment le spectateur pouvait-il le faire, alors que la critique était presque inexistante ? Les titres et les acteurs des films servaient à attirer la clientèle. Il y a de cela plus de quinze ans. Il faut le dire: c'est la J.E.C. qui a attaché le grelot. Et les ciné-clubs se fondèrent ici et là dans la province avec des succès partagés. Tout de même, l'élan était donné qui n'allait pas, dans l'ensemble, se relâcher. C'est ainsi que certains ciné-clubs de collèges ont plus de quinze ans d'existence et qu'ils continuent d'intéresser les jeunes au cinéma.

Cette première prise de contact faisait découvrir aux jeunes un art qui est de leur temps et qui passe pour le plus grand divertissement des peuples. Petit à petit, on en vint à savoir que le cinéma lui aussi a des auteurs. C'est ainsi que les ciné-clubs finirent par programmer des films de Robert Bresson, de Serge Eisenstein, de Robert Flaherty, d'Akira Kurosawa, d'Howard Hawks... Le cinéma, comme la littérature, a ses grands maîtres. Mais, il faut le dire, les films vieillissent vite. C'est-à-dire que le cinéma étant tributaire de la technique (grain de la pellicule, profondeur de champ, écran large, qualité de la couleur...), les films anciens font souvent l'effet de pièces de musée. Mais cela n'est vrai qu'en apparence. Un grand film du temps du muet garde toute sa valeur intrinsèque. *Le Cuirassé Potemkine*, de Serge Eisenstein, reste un chef-d'œuvre encore aujourd'hui. Il n'empêche que le spectateur pressé ne vibre pas autant à ce dernier film qu'à une œuvre récente

comme *Les Maraudeurs attaquent*, de Samuel Fuller, en couleur et sur écran large. C'est qu'au cinéma, la technique est venue imposer de nouvelles conditions de perception que nous adoptons d'ailleurs rapidement et avec allégresse. Dites aux élèves qu'un long métrage n'est qu'en noir et blanc et que sur écran régulier et vous verrez tout de suite leur déception. *Le Cid* de Corneille est aussi valable aujourd'hui que *Le Soulier de satin* de Claudel. Mais il apparaît plus facile de faire vibrer les jeunes au *Cid* de Corneille qu'à *Intolérance* de D. W. Griffith. L'alexandrin, avec ce qu'il peut avoir de sonore et de vibrant, touche plus les jeunes que les images lentes et un peu solennelles. Quoi qu'il en soit, le cinéma — comme tout art — a évolué au long de sa courte histoire. Les ciné-clubs qui font ainsi des incursions dans le passé du cinéma sont très méritoires. Non seulement ils rappellent que le cinéma a déjà une histoire mais aussi que les films de qualité jalonnent son histoire. Il y a autant de beauté dans une peinture primitive de Fra Angelico que dans un tableau expressionniste de Georges Rouault. Il y a autant de beauté dans *La Mère* de Poudovkine que dans *Electra* de Cacoyonnis. Mais il n'est pas toujours facile de faire percevoir la beauté dans un art dont l'évolution est aussi rapide que le cinéma.

Il va sans dire que le travail des ciné-clubs a porté ses fruits. Si aujourd'hui il y a un public canadien-français pour les films des cinémas d'art et d'essai, pour la cinémathèque canadienne et pour le Festival international du film de Montréal, il faut y voir le prolongement du travail persévérant des ciné-clubs. Des jeunes y ont découvert le vrai visage du cinéma et conservent pour cet art une affection de prédilection.

Pour un travail de formation plus systématique

On connaît le fonctionnement d'un ciné-club. Au cours d'une année, le ciné-club présente six à neuf films que les membres discutent en commun. Il va sans dire que ces films ont été choisis sur le volet et constituent une programmation équilibrée. Ainsi on varie les genres, on élit des films de pays différents... On arrive à constater que le cinéma a une portée universelle. Il n'empêche que dix films dans une année, c'est bien peu pour une formation adéquate à l'art cinématographique. Il fallait chercher à dépasser cette limite.

Cette fois, on s'est dit qu'il serait opportun de penser à des cours méthodiques, donnés dans le cadre

d'un horaire régulier. Plutôt qu'une formation pragmatique à l'occasion d'un ciné-club, on chercherait à dispenser un enseignement déterminé à un groupe d'élèves. Disons que l'université de Montréal s'est préoccupée de ce problème. Après une étude de la situation, elle en est arrivée à fournir un cours de cinéma au niveau de la Versification (11e année). Le programme détaillé prévoit une série de trente leçons. Chaque leçon étudie un aspect du cinéma. L'ensemble du cours aborde d'une part le langage cinématographique et, d'autre part, la réalisation d'un film. Chaque leçon est illustrée par un court métrage qui est commenté par le professeur et discuté avec les élèves. A la fin de l'année, un examen vient sanctionner le cours complet. L'an passé, trente et un collèves dispensaient cet enseignement.

Ce cours est un commencement. Il apparaît important d'éveiller les jeunes à ce langage audio-visuel qu'est le cinéma. Cette approche du cinéma en tant qu'expression d'un langage, permet aux élèves de mieux comprendre les œuvres qu'ils vont voir dans les salles commerciales. Et on comprend que ces cours soient également une précieuse préparation pour les séances de ciné-club. Ayant une meilleure connaissance du cinéma, le jeune cinéphile arrive à mieux apprécier les films. Le plus grand danger — et de nombreux professeurs devraient réfléchir là-dessus — c'est d'appliquer brutalement les catégories littéraires au cinéma. Comme s'il s'agissait simplement de traduire un langage verbal en un langage visuel. Plus qu'ailleurs, cette mauvaise application est une vulgaire trahison. On ne juge pas un film comme on juge un roman. Et il n'est pas dit que le professeur de littérature soit le meilleur professeur de cinéma. Le professeur de cinéma devra se donner une formation qui lui permette de juger le cinéma en tant qu'art spécifique. Dire que le cinéma est la synthèse de tous les arts est une affirmation qui, tout en étant vraie, ne doit rien à l'addition. C'est que le cinéma intègre tous les arts et devient vraiment un art original. Il n'est pas une somme mais plutôt une symbiose qui produit un art homogène. Il faut que le professeur de cinéma connaisse bien le septième art.

D'où viennent les professeurs de cinéma ?

Évidemment, tout enseignement suppose des professeurs. Nous ne croyons pas que la bonne volonté, la connaissance occasionnelle des films suffisent à qualifier quelqu'un professeur de cinéma. Le temps de l'amateurisme est révolu. Nous savons que les étudiants cherchent des maîtres compétents. Nous

n'avons qu'à laisser les étudiants poser des questions après un cours pour nous rendre compte qu'ils sont avides de renseignements précis. Nous ne pouvons — sans risque de perdre leur confiance — les renvoyer froidement à des manuels et à des revues. Il faut que le professeur sache répondre pertinemment à toutes les questions qui lui sont posées. Cela veut dire que le professeur de cinéma ne doit pas se contenter d'une formation sommaire. Bien léger serait le supérieur qui nommerait professeur de cinéma un éducateur qui n'aurait aucune préparation en cette matière et bien imprudent serait le professeur qui accepterait cette charge sans réflexion. Le professeur de cinéma, comme tout autre professeur, doit bien posséder sa matière. Mais comment y parvenir ?

Le Rapport Parent (nous y voilà !) recommande qu' "à partir de 1970, l'éducation cinématographique ne soit confiée qu'à des enseignants qualifiés dans cette spécialité". Et il ajoute: "il sera de moins en moins possible de confier l'éducation cinématographique à des amateurs, même enthousiastes". On ne peut qu'approuver cette attitude des auteurs de ce célèbre Rapport. Mais on aurait attendu quelques suggestions sur les moyens de former des professeurs de cinéma. Les auteurs n'ont rien trouvé à proposer. Posons la question franchement; actuellement, où peut se former un professeur qui désire enseigner le cinéma ? Faisons une exception pour l'université Laval, qui au niveau de la faculté des Lettres, offre des cours de cinéma. Mais ces cours servent davantage de complément au cours de littérature qu'à préparer des professeurs à l'enseignement du cinéma. Nous savons qu'à Montréal et à Québec il se donne des cours de cinéma qui abordent le langage cinématographique, l'esthétique du cinéma et quelques auteurs cinéastes. Ces cours, répartis sur trois ans, essaient de fournir aux professeurs intéressés une base en connaissances cinématographiques. Évidemment, ces cours doivent être complétés par des films à voir dans les cinémas et à la cinémathèque canadienne, par des lectures de livres sur le cinéma et les cinéastes et par quelques revues indispensables à la connaissance de la production courante. On le voit, un professeur de cinéma, comme un professeur de littérature d'ailleurs, est à l'écoute de l'art qu'il enseigne. Si le professeur de littérature n'enseigne que la littérature française ou canadienne, le professeur de cinéma doit connaître les grands cinéastes et les films de tous les pays. Comment parler du cinéma avec pertinence et assurance si on ignore Tony Richardson (Angleterre), Satyajit Ray (Inde), Michelangelo Antonioni (Italie), Alain Renais (France), Arthur Penn (États-Unis) ? . . . Aucun art n'est plus exigeant pour un

professeur que le cinéma. C'est à croire que le professeur doit connaître tous les films. Empressons-nous de dire que cela n'est pas nécessaire. Bien des films ne sont pas dignes de l'art cinématographique et, en conséquence, on peut ignorer les films sans qualité. Il s'en trouve en grande quantité, hélas ! ou heureusement !

Il importe donc de préparer méthodiquement des professeurs pour cette nouvelle matière d'enseignement. C'est pourquoi nous souhaitons vivement que le cinéma trouve sa place à l'Université, entre les cours d'art et de littérature. Si on veut procurer un enseignement sérieux et dynamique aux jeunes, on ne doit rien ménager pour que les futurs professeurs reçoivent la préparation nécessaire.

Selon le Rapport Parent

Nous approuvons les exigences du Rapport Parent au sujet des futurs professeurs de cinéma. Mais nous sommes loin d'être d'accord avec les auteurs du Rapport sur le rôle que l'on entend leur faire jouer. Si nous comprenons bien, le maître doit être à l'écoute des élèves, il doit laisser les œuvres parler . . . Alors qu'a-t-il donc à faire, ce maître que l'on veut si compétent ? S'il doit avoir une réelle formation cinématographique, n'est-ce pas pour en faire profiter les élèves ? Et qu'ont à faire les étudiants d'un pion qui se contente de projeter des films et de les entendre divaguer à leur sujet . . . Le rôle du maître doit être plus actif et plus utile. Nous entendons qu'il apporte aux étudiants des renseignements ou plutôt un enseignement clair et progressif.

Mais là n'est pas encore le plus grave dans le fameux Rapport. Ce qu'il y a de plus contestable encore, c'est la perspective donnée par les auteurs. En effet, les auteurs mettent l'accent sur une préoccupation primordiale: préparer des cinéastes. Tout doit, semble-t-il, aboutir à un film. On doit donc s'occuper, d'abord et avant tout, de ceux qui ont des dispositions pour manier une caméra. Quant aux autres "à ceux — comme dit le Rapport avec suavité — qui ne seront que spectateurs . . ." Eh bien, nous disons NON à cette orientation. L'école secondaire et même les instituts n'ont pas à préparer des cinéastes. Ce que les établissements scolaires doivent chercher avant tout, c'est précisément à former des spectateurs lucides et consciencieux. Car si nous parlons de démocratiser l'enseignement, nous entendons nous adresser à l'ensemble des jeunes spectateurs de cinéma. Ce

sont eux, c'est-à-dire tous les élèves des degrés intéressés, qui doivent recevoir un enseignement du cinéma. Nous n'avons pas à nous préoccuper d'abord de ceux qui veulent devenir cinéastes. Nous ne disons pas que nous devons écarter les rêves de ceux qui désirent devenir réalisateurs. Pas du tout. Au contraire, nous serons heureux de découvrir des jeunes qui se destinent à passer un jour derrière la caméra. Mais le but premier de l'enseignement du cinéma, dans les écoles secondaires et les collèges, c'est de préparer de véritables spectateurs capables de choisir leurs films et de les apprécier. Tant mieux si, au-delà de cette ambition, des jeunes prennent une caméra en main. Le cinéma canadien ne peut qu'y trouver son profit un jour. Mais encore une fois, nous affirmons que là n'est pas la préoccupation essentielle des professeurs de cinéma.

De plus, le programme devra se développer sur plusieurs années. Tout de même, il ne faudrait pas penser qu'en lisant Tintin, on découvre le cinéma. Cette extrapolation nous paraît un peu simpliste. Le cinéma est un art du mouvement. On peut le faire découvrir à partir d'images statiques sans oublier qu'arrêter le mouvement, c'est tuer le cinéma.

Il serait souhaitable qu'on enseigne systématiquement le cinéma à partir du cours secondaire. Il s'agirait de répartir le programme de manière à amener petit à petit les jeunes à connaître les auteurs cinéastes. Alors, dans les classes terminales, on en viendrait à parler des grands metteurs en scène, à découvrir leur thématique, à percevoir leur style, à observer leur évolution... Ainsi, à partir du langage des images, on fournit au cinéma, comme à tout autre art, le pouvoir d'interroger le spectateur, de l'inquiéter et peut-être de l'humaniser. Le cinéma finalement débouche sur l'homme.

C'est dire que le ministère de l'Éducation doit se préoccuper de cette matière sans retard. Le temps passe et rien ne s'annonce. Le Rapport Parent exige qu'à partir de 1970 on ne trouve que des professeurs de cinéma compétents dans les écoles. Qui pense seulement à les former ?

De plus, pense-t-on à équiper les salles pour que cet enseignement soit donné dans des conditions convenables ? Si l'on veut mettre en vigueur les recommandations du Chapitre XVI du Rapport Parent, il faut que les autorités responsables prennent immédiatement des dispositions pour rendre cet enseignement intéressant et fructueux.

Enfin, on ne peut donner un tel enseignement sans posséder des instruments de travail convenables. On ne peut enseigner le cinéma que par des films. Or, l'histoire du cinéma est jalonnée de chefs-d'œuvre qui doivent entrer naturellement dans une formation cinématographique complète. Il faut donc que le ministère de l'Éducation obtienne au plus tôt les grands films classiques indispensables à une connaissance du cinéma mondial.

Faut-il s'inquiéter ? Dans la série des nominations que nous avons apprises récemment, le ministère de l'Éducation ignore les recommandations du Chapitre XVI du Rapport Parent concernant la nomination d'un organisateur provincial. Est-ce un oubli ? Si l'enseignement du cinéma doit entrer dans les écoles, il doit pénétrer dans toutes les écoles de la province. Pour cela, il faut un "organisateur provincial" dynamique et compétent qui puisse tout prévoir et tout mettre en place. Le temps presse.

Ce n'est pas tout. Ne mêlons pas les choses. Si le cinéma peut être un moyen audio-visuel, l'enseignement du cinéma ne peut être un de ces moyens. En conséquence, le directeur de l'enseignement audio-visuel ne peut être en même temps l'organisateur provincial de l'enseignement du cinéma. On doit éviter toute confusion. L'organisateur qui assurera la coordination de l'enseignement du cinéma dans la province, qui établira les programmes, qui verra à la création d'une cinémathèque scolaire, aura assez de soucis et de travail pour se donner exclusivement à cette tâche gigantesque.

Le temps des pionniers dans le domaine de l'éducation cinématographique est terminé. Commence maintenant la période de l'organisation de l'enseignement du cinéma dans les établissements scolaires du Québec. Que le cinéma enfin soit reconnu officiellement comme une matière scolaire est un progrès dont il faut se réjouir. Ne soyons pas maussades et ne craignons pas, comme certains le redoutent, de rendre le cinéma rébarbatif. Depuis quand la connaissance d'un art enlève-t-elle le plaisir de cet art ? Toujours la lucidité devant une œuvre d'art est un secours précieux pour l'approfondir. Tant mieux si les étudiants fuient les faux films pour accourir aux films de qualité. Ce n'est pas seulement les jeunes qui y gagneront mais le cinéma également. L'éducation cinématographique, si elle est bien conduite, ne peut être qu'une promotion de la qualité. Cela vaut bien la peine que l'on y intéresse les étudiants et que des éducateurs y consacrent leur carrière •